

Armance, chapitre VI

Explication linéaire p. 118-119, de « Le lendemain fut une des plus brillantes journées » à la fin du chapitre

Le lendemain fut une des plus brillantes journées du mois d'avril. Le printemps s'annonçait par une brise délicieuse et des bouffées de chaleur. Madame de Bonnavet eut l'idée de transporter dans son jardin la conférence théologique. Elle comptait bien puiser dans le spectacle *toujours nouveau* de la nature, quelque argument frappant en faveur d'une des idées fondamentales de sa philosophie : *Ce qui est fort beau est nécessairement toujours vrai*. La marquise parlait en effet fort bien et depuis assez longtemps, lorsqu'une femme de chambre vint la chercher pour un devoir à rendre à une princesse étrangère. C'était un rendez-vous pris depuis huit jours ; mais l'intérêt de la nouvelle religion, dont on croyait qu'Octave serait un jour le saint Paul, avait tout fait oublier. Comme la marquise se sentait en verve, elle pria Octave d'attendre son retour. Armance vous tiendra compagnie, ajouta-t-elle.

Dès que madame de Bonnavet se fut éloignée : Savez-vous, ma cousine, ce que me dit ma *conscience* ? reprit aussitôt Octave sans nulle timidité, car la timidité est fille de l'amour qui se connaît et qui prétend ; c'est que depuis trois mois vous me méprisez comme un esprit vulgaire qui a la tête absolument tournée par l'espoir d'une augmentation de fortune. J'ai longtemps cherché à me justifier auprès de vous, non par de vaines paroles mais par des actions. Je n'en trouve aucune qui soit décisive ; moi aussi, je ne puis avoir recours qu'à votre *sens intime*. Or voici ce qui m'est arrivé. Pendant que je parlerai, voyez dans mes yeux si je mens. Et Octave se mit à raconter à sa jeune parente, avec beaucoup de détails et une naïveté parfaite, toute la suite des sentiments et des démarches que nous avons fait connaître au lecteur. Il n'eut garde d'oublier le mot adressé par Armande à son amie Méry de Tersan, et qu'il avait surpris en allant chercher le jeu d'échecs chinois. — Ce mot a disposé de ma vie ; depuis ce moment je n'ai pensé qu'à regagner votre estime. Ce souvenir toucha profondément Armance, et quelques larmes silencieuses commencèrent à couler le long de ses joues.

Elle n'interrompit point Octave ; quand il eut cessé de parler, elle se tut encore pendant longtemps. Vous me croyez coupable ! dit Octave extrêmement touché de ce silence. Elle ne répondit pas. J'ai perdu votre estime, s'écria-t-il, et les larmes tremblaient dans ses yeux. Indiquez-moi une action au monde par laquelle je puisse regagner la place que j'avais

autrefois dans votre cœur, et à l'instant elle est accomplie. Ces derniers mots, prononcés avec une énergie contenue et profonde, furent trop forts pour le courage d'Armance ; il ne lui fut plus possible de feindre, ses larmes la gagnèrent, et elle pleura ouvertement. Elle craignit qu'Octave en ajoutât quelque mot qui aurait augmenté son trouble et lui aurait fait perdre le peu d'empire qu'elle avait encore sur elle-même. Elle redoutait surtout de parler. Elle se hâta de lui donner la main ; et faisant un effort pour parler et ne parler qu'en amie : Vous avez toute mon estime, lui dit-elle. Elle fut bien heureuse de voir venir de loin une femme de chambre ; la nécessité de cacher ses larmes à cette fille lui fournit un prétexte pour quitter le jardin.

Introduction

Situation du passage : Octave fréquente assidument chez Madame de Bonnivet pour se donner une contenance et, surtout, quoiqu'il paraisse l'ignorer lui-même, pour se rapprocher d'Armance (voir p. 108). Depuis qu'il a surpris la conversation d'Armance avec son amie Méry, Octave essaie de reconquérir l'estime de la jeune fille ; l'occasion s'en présente ici, trois mois après l'événement.

Caractérisation du passage : une scène d'extérieur à l'hôtel de Bonnivet, où la satire le cède à l'analyse.

Organisation du passage : le dialogue attendu entre Octave et Armance est introduit par un paragraphe ironique à l'endroit de Madame de Bonnivet. En réalité Octave parle seul (son discours occupe le deuxième paragraphe du passage), en reprenant une scène antérieure, car Armance est si bouleversée de l'entendre qu'elle en reste muette et s'enfuit.

Perspective de lecture : comment on fabrique du malentendu...

Explication linéaire

On sait qu'Octave attendait le moment de se rendre chez Madame de Bonnivet dans la journée, pour pouvoir s'entretenir avec Armance ; journée *brillante*, brise *délicieuse* – ces épithètes évoquent une atmosphère idyllique et expliquent qu'on se tienne dans le jardin. La scène est supposée prendre la suite de longs dialogues sur les particularités spirituelles d'Octave, sur son « diabolicisme » ; il s'agit de poursuivre « *l'investigation de la rébellion* »,

comme il est dit un peu plus haut, par une « conférence théologique ». Pas d'italiques ici mais une certaine grandiloquence. Les pensées et propos de la dame sont rapportés au discours indirect libre, dont le narrateur omniscient (et farceur) reprend quelques termes en les soulignant, de manière à marquer ironiquement sa distance par rapport à des lieux communs : « *toujours nouveau* ». Le jardin doit lui être une source d'inspiration, pour illustrer une idée de Victor Cousin assez banale – étant entendu que Stendhal n'aime pas la pensée de Cousin.

Il s'avère qu'elle est en effet inspirée, puisqu'elle parle « fort bien » et pendant « longtemps », jusqu'à être malencontreusement interrompue par la femme de chambre. La voix narrative relève qu'il y a eu oubli de la part de Madame de Bonnivet, oubli qui se justifie par ce qui semble l'enjeu de ces conversations : il en va de « l'intérêt de la nouvelle religion ». La formule est relativement neutre mais la référence à saint Paul, père de l'Eglise catholique, est disproportionnée et fait sourire ; l'ironie est augmentée par la substitution du pronom impersonnel au nom du personnage, qui en est ainsi grandi. Insistance sur la satisfaction de la marquise : elle est inspirée, elle a parlé fort bien et longtemps, elle se sent « en verve » et entend continuer de catéchiser Octave.

Entre en scène Armance, souvent traitée comme une subalterne : ici, il s'agit qu'elle fasse patienter son cousin en lui tenant compagnie. Octave saisit l'occasion, comme l'exprime la locution *dès que* et l'absence d'introduction de ses paroles, avec empressement. Pas d'hésitation, une question directe qui touche à sa conscience : le mot est imprimé en italiques pour rappeler qu'il a été employé plus haut ; p. 112 : « ce que je n'ai jamais confié à personne, c'est cet horrible malheur : je n'ai point de *conscience* ». Voilà qui assure le lecteur que, lorsqu'il s'adresse à la marquise, il joue la comédie. La voix narrative est indiscreète : elle souligne l'absence de timidité et l'explique par une maxime au présent gnominique (« la timidité est fille de l'amour qui se connaît et qui prétend »), qui suggère qu'il aime Armance sans le savoir. Il aborde immédiatement l'objet de sa requête en remontant à la scène de la conversation surprise : elle date leur éloignement de « trois mois ». Le mépris s'oppose à l'estime dont il était question p. 94 ; « un esprit vulgaire » rappelle « une âme que je croyais si noble » ; « la tête absolument tournée » glose « bouleversé » et « l'espoir d'une augmentation de fortune », qui n'est pas spécifiée ici, rappelle les « deux millions ». Que le héros ait cherché à se justifier par des actions plutôt que des discours est vérifiable (p. 96 : « par des faits et non par de vaines paroles »).

La tâche est difficile : si les paroles sont « vaines » et qu'il ne trouve aucune action « décisive », à quoi s'en remettre ? Retour au *sens intime*, dont le personnage prétendait

quelques pages plus haut qu'il en était dépourvu – d'où encore les italiques. Il s'agirait donc de convaincre Armance sans s'appuyer sur la raison mais seulement sur le sentiment, comme silencieusement. « Or voici ce qui m'est arrivé » introduit un récit qui ne vise pas tant à informer Armance (et nous moins encore) qu'à l'assurer de sa bonne foi puisqu'il ne lui demande pas de l'écouter mais de « voir dans ses yeux s'il ment ». Voilà qui exprime son aspiration à une fusion, à une communion silencieuse avec cette jeune fille qu'il ignore aimer. Son discours est réduit par la voix narrative au sommaire de « toute la suite des sentiments et des démarches que nous avons fait connaître au lecteur » : observez le recours au métadiscours, à aucun moment on ne peut oublier que cette nouvelle est composée et rédigée par un individu ayant conscience de ses moyens. Retour au détail de la scène du chapitre IV : invoquer ce que lui disait sa « conscience » n'était qu'une façon de s'exprimer, Octave dit tout (ce que la voix narrative a souligné en relevant l'abondance des détails et la parfaite naïveté de ce récit. Une phrase citée au discours direct (« Ce mot a disposé de ma vie ; depuis ce moment je n'ai pensé qu'à regagner votre estime ») bouleverse Armance : Armance toujours silencieuse, dont l'émotion s'exprime par les larmes.

Le paragraphe suivant montre une insistance sur ce silence : pas d'interruption et pas même de réponse, d'où l'exclamation d'Octave bouleversé à son tour : « Vous me croyez coupable ! ». Il aspirait secrètement à une union silencieuse mais c'est le malentendu qui surgit, discrètement souligné par la voix narrative et donc présentée avec un peu d'ironie. Noter que les larmes lui viennent aux yeux à lui aussi. Aveuglé par son propre trouble, Octave ne perçoit pas celui d'Armance ; l'épreuve de vérité immédiate ayant manifestement échoué, il demande qu'elle lui indique « une action », ce qui rappelle le début de son discours et les pages de la fin du chapitre IV. L'utilisation du présent de l'indicatif, renforcé par la locution adverbiale « à l'instant », marque l'engagement du personnage (« une énergie contenue et profonde ») quant à laquelle Armance ne peut pas se tromper.

Le silence ne cesse pas, les larmes envahissent Armance. Succession de brèves propositions, qui expriment l'accroissement de l'émotion du personnage. La question est ici de maîtrise de soi-même : « trop forts pour le courage », « plus possible », « perdre le peu d'empire ». Les larmes parlent pour elles, silencieusement (« Elle redoutait surtout de parler ») ; elles expriment la vérité qu'elle tente de dissimuler par des mots et surtout un ton : « faisant un effort pour parler et ne parler qu'en amie ». Double effort : celui de parler (au risque de s'effondrer) et celui de le faire « en amie » et non en amante éperdue – c'est ce que sous-entend cette réserve du texte.

Réponse tardive, bouclage de ce qui devait être un dialogue par la reprise du mot *estime* qu'il lui avait été demandé de rendre à son interlocuteur. Parole on ne peut plus sobre et sur laquelle Octave pourra se tromper. La voix narrative, toujours omnisciente, révèle les pensées secrètes d'Armance préoccupée de dissimuler ce qu'elle éprouve.

Conclusion : où Octave demande un éclaircissement, il obtient le contraire ; illustration que les deux personnages non seulement s'aiment mais aussi qu'ils sont semblables. Une symétrie qui semble les vouer au malheur.

Armance, chapitre XIV

Explication linéaire, p. 176-179,

de « Nous ne sommes de ce parti... » à la fin du chapitre

Un moment de paix et de douceur entre Octave et Armance, tous deux au bord de bonheur. On se trouve à Andilly ; en plusieurs circonstances, Octave éprouve des difficultés à supporter la société qui est la sienne et s'en ouvre à Armance [situation du passage], jusqu'à ce dialogue serré, touchant à la politique, dont le narrateur déclare lui-même qu'il interrompt le récit comme « un coup de pistolet au milieu d'un concert » [caractérisation du passage]. Le passage est organisé de telle sorte que, réplique après réplique, le sérieux y augmente : Octave et Armance tendent à tenir des propos jacobins dont le narrateur lui-même relève pour finir l'incongruité. Ce qui s'exprime ainsi est l'impossibilité de tenir son rang.

Explication linéaire

C'est Armance qui parle d'abord, à la première personne du pluriel : Octave et elle partagent le même appartenance à un parti, celui des futurs vaincus auquel ils appartiennent par leur naissance – d'où leur « malheur ».

Octave réplique sur l'idée, qu'il développe, en reprenant le *nous* commun. Une lucidité mal venue (voir « ses ridicules sans oser en rire » car il faut se conformer au milieu) et des « avantages » qui n'en sont pas. Quels avantages ? assurément « l'ancienneté », d'après les deux lignes qui suivent, et peut-être l'élévation, le rang en lui-même. Un anachronisme, surtout : d'où l'importance de l'ancienneté et la « gêne ». Noter qu'Octave glisse du *nous* au *je*.

Armance répond scrupuleusement sur ce *je*, en utilisant le *vous* de politesse dans le sens d'un « on » (énallage de personne, associé à un présent qui a plutôt une valeur gnominique qu'une valeur temporelle, à moins que celle-ci ne soit simplement itérative). « Hausser les épaules », expression du mépris et « tentation » sans doute du rire – exigence de conformisme. D'où le lieu commun, soit qu'on s'extasie sur un album soit qu'on évoque une célèbre chanteuse (la Pasta). C'est le premier terme de l'alternative : le second (« d'un autre côté ») touche aux libéraux (« qui pensent comme vous sur les trois quarts des questions »), qui sont des

bourgeois c'est-à-dire des hommes sans titres et généralement grossier (« manières peut-être un peu raboteuses ») envers qui s'exercent des préjugés de classe et même de caste. La question de la forme (et du conformisme) est ici fondamentale : soit dans la réaction à des bêtises dites élégamment soit dans les discours acceptables mais prononcés sans souci de forme.

Octave enchaîne, ton exclamatif et recentrement sur sa propre personne ; expression d'un souhait accordé à ses études à Polytechnique : « commander un canon ou une machine à vapeur », être chimiste ; rappel que l'Avant-propos de la nouvelle caractérise l'époque moderne, le Nouveau Régime, par la référence à la machine à vapeur. Octave appartient à la fois à l'Ancien et au Nouveau Régime. Reprise sur le mot « manières », associé à « rudes » au lieu de « raboteuses » ; prétention à ne pas se soucier des manières, de la forme, pour « le piquant de *jouer* la langue étrangère », c'est-à-dire de s'y adapter voire (peut-être) de s'y résoudre. Désaccord, donc, avec Armance sur le point des capacités d'adaptation. Il invoque pourtant une exigence qui est de changer de nom, d'adopter un patronyme de roturier comme Martin ou Lenoir – comme le rêve de devenir un autre.

Proposition d'Armance : pourquoi ne pas s'informer auprès d'un aristocrate qui aurait tenté de fréquenter les salons libéraux. Certaine hauteur de la part d'Octave, qui entend fréquenter de tels lieux.

La conversation prend un tour plus sérieux, on pense aux moyens d'échapper au déterminisme aristocratique : Armance obtient « un aveu ». Opposition entre la bourgeoisie et la noblesse : d'un côté l'argent et de l'autre les titres (« la naissance »). Octave, en réalité, agit fort peu mais il envisage beaucoup de le faire, ainsi en s'exilant à Londres. Passer « plusieurs mois de [sa] vie » « loin de Paris » le séparerait d'Armance, d'où peut-être la préoccupation de celle-ci. Evidente de la supériorité anglaise du point de vue politique : il s'y rencontre des aristocrates libéraux qu'il est parfaitement convenable de fréquenter. Un biais possible auquel même la duchesse d'Ancre, parangon d'aristocratie étroite et de malveillance, n'aurait rien à remonter. Extrême complication de réaliser ce qui paraît le plus simple et le plus évident, ainsi voir le général Foy. Silence d'Armance, qui exprime peut-être la crainte d'être surprise à entendre des propos de jacobin ?

Octave garde la parole. Non plus des exclamations mais des interronégatives, qui montrent de l'émotion quand Octave exprime de l'admiration envers les bourgeois, « écrivains *monarchiques* » : un paradoxe peu discuté.

La raison du silence d'Armance s'éclaire un peu quand elle évoque Soubirane : elle semble adhérer aux vues d'Octave tout en s'en défendant un peu (ce qui se confirmera plus tard). Rappel du tout début de la nouvelle, quant à la torture, pour Octave, de parler à son oncle de façon nécessairement hypocrite.

Interruption désinvolte du chapitre, intervention excentrique du narrateur / de l'auteur qui caractérise le « ton » de ce dialogue par « l'intimité parfaite » et la « confiance sans borne » ; adresse au lecteur désigné comme « un tiers » et résumé de la scène, synthèse : « la position brillante du vicomte de Malivert était bien loin d'être pour lui une source de plaisirs sans mélange ». Où l'on note qu'il est désigné par son titre et son nom de famille, d'une manière solennelle. Appréciez aussi la litote.

Conclusion du chapitre : le narrateur (ou l'auteur, se faisant passer pour « historien fidèle ») prend la parole à la première personne du pluriel (*nous* de politesse plutôt que de majesté) et semble tenir jugement sur lui-même ou plutôt sur son histoire et son personnage. Où il est question d'un danger esthétique, touchant à l'harmonie que troublent des considérations politiques. Cette image se trouve partout ; en réalité, c'est tout l'enjeu des romans que de faire éclater un coup de pistolet au milieu d'un concert.

Les deux dernières phrases semblent émaner de l'autrice exactement, de la femme du monde qui aurait écrit le roman et qui tiendrait pour le gouvernement Villèle.